

Mon histoire ?

Quelque chose en moi s'est rompu. Je deviens un corps vide mené par une tête inhabitée, je suis fracturée comme on force un coffre fort. Mon enfant disparue, je ne reconnais plus les bruits de ma rue, les plaintes des clients arrivés sans ordonnance, leur manière de pinailler, parlementer, les cris parfois, les larmes, l'indifférence, la paperasserie, sorte de toile de Pénélope, et comme elle, épouse vertueuse, irréprochable, sérieuse. Derrière mon comptoir et mon ordinateur, les paroles m'arrivent sourdes, inintelligibles, je prends l'ordonnance et je pars dans les stocks, je reviens, je pose les boîtes, je lis la prescription à haute voix, les posologies, j'indique le prix, j'encaisse, j'entends « merci, au revoir », je ne sais pas qui j'ai servi. Je suis coupée en deux, une part en moi agit automatiquement, professionnellement, une autre m'est inconnue. Le soir mon mari me parle, je réponds mécaniquement, assis en face à face à la table de la cuisine sans notre enfant, puis l'un à côté de l'autre sur le canapé, la télévision allumée. Il me prend la main doucement, je la lui abandonne. Plus tard, il la retire. « J'ai sommeil, allons nous coucher ».

Ce matin, je suis montée dans la voiture, j'ai mis le contact et démarré.

Je suis passée devant la pharmacie, je ne me suis pas arrêtée, j'ai ouvert les yeux, regardé droit devant, la route qui se dessine dans les contours des virages, des arbres qui se dressent, des champs jaunâtres qui s'étalent, les stations services, les nuages gris qui courent, s'allongent, se transforment, la pluie et les essuies glace, les maisons aux volets fermés des villages de chaque côté de la chaussée. J'avance sur une route insoupçonnée, encadrée par un bois de pins, de sapins, de mélèzes, des hêtres, mon enfant disparue foulait les feuilles tombées de l'automne dans les forêts. Le son de la notification de mon téléphone resté dans mon sac. Le bruit du moteur et le vent sur la carrosserie. Les odeurs des résineux dans mes narines. La sonnerie du téléphone. J'ai froid.

Je ralentis, des commerces, une banque, un primeur, une poste, une boulangerie, un mini market. Je me gare. Notifications et sonneries à nouveau. J'arrête le moteur et je laisse sonner. Je regarde la pluie qui tombe. Une frêle fébrilité dans mon cou et ma colonne. La force revient et le vide s'atténue.

J'achète un téléphone jetable et une carte SIM, je découvre mon nouveau numéro. Le vendeur me dit que je peux aussi utiliser un téléphone virtuel via une application. Au distributeur, je sors le montant maximum de mon compte en banque, je fais un virement de mon compte d'épargne à mon compte courant. A la prochaine ville, je ferai le retrait complet. Tout cela a l'air tellement normal.

Des billes de grêlons s'abattent sur le pare brise, des détonations à mes oreilles, une déflagration d'une rumeur qui gronde dans ma tête, mon enfant disparue, chambre vide et débordante de ses babilllements, le landau dans le parc, un bavardage entêtant dans ma tête, je me lève pour jeter le papier d'emballage de son nouveau doudou, une sorte de caribou tout mou, une fourrure douce dans des tons de renard roux, je chantonnais, « un caribou tout doux tout mou doudou doudou ma Lou », la brume recouvre les champs qui sont devenus gris et les arbres noirs dégoulinants d'eau, c'est - ma - fau - te, c'est - ma - fau - te, les syllabes pètent dans mes tympanes en même temps que les gouttes de pluie s'écrasent sur la voiture, ma maniaquerie de tout ranger, jeter, ordonner, que tout soit net, que rien ne traîne, le papier est dans la poubelle, mais mon enfant a disparu, c'est du brouillard maintenant, des nappes épaisses, immobiles, un mur opaque, lourd, je laisse tomber mon pied sur l'accélérateur du poids de mon infamie, la pire, ne pas avoir protégé son enfant, j'entre dans les parois brumeuses, je lâche le volant.

C'est quoi votre histoire à vous ? Mon histoire ? Je n'ai pas su répondre, et d'ailleurs, pourquoi aurais-je dû répondre ? Cela ne la regarde pas. *Peut-être un autre jour*, ai-je dit, bêtement. En disant cela, j'ai soudainement pris conscience de l'incroyable tunnel que je devais traverser vers cet autre jour, point initial, ouverture sur ma nouvelle identité, une venue au monde innée, sans famille. Surprise dans ce

Mon histoire ?

brouillard épais, j'avais distingué dans la lumière de mes phares, une pancarte de location saisonnière. Sans réfléchir, je m'étais garée devant une bâtisse en pierre, j'avais traversé un jardinet et j'avais sonné. Alba avait ouvert la porte. Une très jeune femme, vingt, vingt cinq ans tout au plus, petite, les cheveux noirs tout bouclés, une tête ronde, col roulé noir, pantalon noir, des fins de tatouage dépassant sur le haut de ses mains. Elle se tenait droite, supérieure, suspicieuse, regard déterminé. Elle m'avait laissé devant le devant de la porte, je découvrais cependant derrière elle un grand espace désordonné, empli de bibelots, tableaux, photographies et tissages fixés au mur, tapis orientaux au sol, des étagères emplies de livres mal rangés, une musique de chant choral. « *Venez, l'entrée est de l'autre côté* ». Sa voix était fluette, un peu trop haut perchée mais je respirais, jamais je n'aurais supporté vivre dans un tel bazar. Aussitôt, je comprenais sans le réfléchir, que je devrais ne plus être celle que j'étais, faire le deuil de ma maniaquerie et inventer autre chose. « *Bon, je préfère louer sur réservation, je vois bien que vous êtes dans la panade, c'est une location avec au moins une semaine* ». Je ne répondais rien car je ne savais pas quoi dire. Oui j'étais dans la panade, mais en quoi cela la regardait t-elle ? « *Votre bagnole là, elle a pris un sacré coup, à se demander comment elle roule encore !* ». Ma bagnole avec un sacré coup ? Je me retournais, dans ce brouillard toujours aussi dense, je ne voyais rien. « *Ah oui ! le brouillard !* ».

Un appartement refait il y a longtemps, dans un ancien garage, une entrée, une cuisine à droite, des toilettes, à gauche, un couloir, une pièce salon salle à manger, à droite, une chambre à gauche au fond une salle de bain. Des petites fenêtres, un décor arrêté aux années soixante, lino marron clair au sol, table en formica bleu, salle de bain rose, canapé marron. Je ne voulais pas en voir plus. « *Ma grand-mère vivait là, elle est morte il y a cinq mois, autant que ça serve, hein !* ». « *C'est 450 la semaine payable d'avance. Pas de chèque* ». Ça, ça m'arrangeait plutôt bien.

Je suis assise sur une chaise dans la cuisine, au dossier aux tiges d'acier froides et rembourrée par une petit coussin en plastique en faux cuir. Au dessus de l'évier à un bac un petit chauffe-eau à l'ancienne au gaz, un robinet unique avec un directionnel en plastique. « *Mon histoire ?* ». Je suis géographe et je fais le tour de certaines campagnes, pour faire des relevés, des relevés de quoi ? Non, j'ai pris une année sabbatique et je découvre des coins de France au hasard. Oui, mais il faudra que j'explique pourquoi une année sabbatique, mon travail.

Mon histoire à moi ? Je me sens presque joyeuse, à m'inventer une nouvelle vie. Tout devient faux. Et il y a plein d'outils pour être faux, vivre dans le faux, parler faux, manger faux, sourire faux, s'habiller faux, écouter les informations fausses, avoir un faux téléphone, avoir un faux avatar.

Je me suis créé un faux compte en ligne, un sock puppet, une chaussette marionnette pour naviguer sur le net et les réseaux. Au début je voulais me priver de tout, pas d'internet, pas de réseau, pas de télé. Rien. Mais pourquoi après tout ? Je me suis toujours fait un devoir d'une apparence dans les normes, d'un travail dans les normes, d'études dans les normes, d'amis dans les normes, de loisirs dans les normes. Rien à me reprocher, rangement, classement, organisation, bonnes études, bon travail, mariage, belle maison, renommée, vacances sur les îles, à la neige, week-end dans des villes romantiques.

J'ai tout inventé depuis le wifi du Café de la Place. C'est d'une facilité stupéfiante. D'abord, j'ai cliqué sur *FakeNameGenerator*, je m'appelle Justibreuil, trente quatre ans, célibataire, puis, *This person does not exist*, et j'ai découvert ma photo créée par une Intelligence Artificielle, j'ai des cheveux très courts, châains clairs et ma bannière est un pré, empli de pâquerettes et de quelques jonquilles jaunes sous un ciel bleu pâle. Mon premier téléphone jetable ne sert qu'au réseau avec sa carte SIM à lui. Je possède un autre téléphone jetable pour la banque, ma logeuse, la sécu, bref, je m'organise si facilement.

Je suis efficace comme avant dans mon métier de pharmacienne, par étapes et déduction mais là c'est moi qui construit, je ne me soumets plus à une normalité que je croyais évidente. Un matin, j'ai pris

Mon histoire ?

ma voiture, j'ai roulé très loin, presque six heures, sur une route de campagne, je l'ai lancée contre un mur, pas trop fort pour ne pas mourir sur le coup, je l'ai abandonnée là. J'ai marché, pris un bus, un train, un autre train jusqu'au village de ma nouvelle demeure. Je portais une perruque brune, coupe normale, mi longue, un imperméable ocre, des lunettes teintées. Voilà, débarrassée d'une preuve. On allait me chercher. On ne me retrouverait pas.

Il a bien fallu que je passe par ce que l'on appelle le darkweb, ce n'était pas agréable, j'ai eu très peur, mais en même temps je me disais, que si on me prenait, qu'on me jetait en prison, après tout ce n'était pas si grave, ma vie de toute façon ne valait rien sans mon enfant. J'ai acheté un fullz, un lot complet de données personnelles pour 2800 euros, une voiture d'occasion à un particulier, des habits de seconde main.

Alba n'a pas tiqué. J'avais une nouvelle voiture, normal. L'autre avait été accidentée, logique. Pas de souci à me faire là-dessus.

Mon histoire ? Je dis à Alba que je suis photographe, que je suis embauchée pour faire des photos insolites de la campagne. Je resterai peut-être un mois, si la location est possible. Elle me regarde d'une manière étrange, un zoom avant sur moi, un scanner dans mon invisible, « *M'houais, ... Un mois ? Et on vous paye votre hébergement comme ça pour des photos sur la campagne ?* ». Je ne sais pas quoi répondre. « *Euh, ... si cela vous dérange, je peux chercher ailleurs, ou vous faire l'avance ...* » Je me rends compte, que ça ne va pas, que je ne pourrais pas durer longtemps comme ça, je dois ficeler mon histoire, répondre du tac au tac. « *C'est pas ça, c'est que j'aime bien savoir à qui j'ai affaire, et vous, c'est pas net, je parle direct, moi, et voilà, oui ça me dérange, il y a quelque chose de pas clair chez vous* ». Je reste interdite, c'est la première fois que qu'une personne s'adresse à moi de cette façon. J'ai toujours été habituée à un langage poli où finalement rien ne se dit, juste ce qu'il faut pour que chacun se sente dans la tranquillité d'une norme, dans laquelle chacun se sente reconnu, ce n'est pas du mensonge, non, mais, il n'y a pas de parler vrai, pas de frisson, pas de toucher, pas de larmes, pas de partage. « *Pas clair ? Sans doute, vous avez raison* ». Et dans une sorte de lucidité inconnue, comme une évidence, je tombe dans la nouvelle femme que je suis entrain de devenir, aguerrie, brutale presque, « *Oui comme pas claire votre location non répertoriée au contraire de ce que vous m'avez dit. Moi aussi, je parle direct, vous louez, très bien, vous ne louez pas, je vais ailleurs, à prendre ou à laisser, je n'ai pas de compte à vous rendre, mis à part le loyer déjà bien élevé pour un appartement dans un garage* ».

Joëlle